

Espaces Temps

Michel de Certeau, lecteur de Freud et de Lacan

Claude Rabant

Résumé

Certeau établit une disjonction entre Freud qu 'il situe du côté de l'écriture et donc de la fiction et Lacan qui, se trouvant sur le versant de la parole, est du côté de la fable. Il en résulte deux manières de considérer la question de l'institution. A la différence de Freud qui a œuvré à une véritable politique d'affermissement de l'institution analytique, Lacan aurait tenté de concevoir une institution sur le modèle de la psychanalyse et tenant parole, il a raté son coup. Selon Certeau, il reste la nécessité de continuer à tracer le mouvement à partir d'une tension génératrice d'expansion.

Abstract

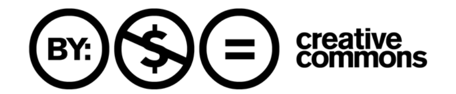
Michel de Certeau establishes a difference between Freud and Lacan. Freud is more concentrated on writing and fiction. Lacan works on tales. These two psychoanalysts think differently the way of considering institutions. Freud has begun a new way of thinking the psychoanalyst institution. Lacan prefered to build an institution on the psychoanalyst model. He tried but failed. Michel de Certeau proposes to continue the psychoanalytic way of thinking and uses tensions as a way of expansion.

Citer ce document / Cite this document :

Rabant Claude. Michel de Certeau, lecteur de Freud et de Lacan. In: Espaces Temps, 80-81, 2002. Michel de Certeau, histoire/psychanalyse. Mises à l'épreuve. pp. 22-26.

doi : 10.3406/espat.2002.4195

http://www.persee.fr/doc/espat_0339-3267_2002_num_80_1_4195



Claude Rabant

Michel de Certeau, lecteur de Freud et de Lacan.

Certeau établit une disjonction entre Freud qu'il situe du côté de l'écriture et donc de la fiction et Lacan qui, se trouvant sur le versant de la parole, est du côté de la fable. Il en résulte deux manières de considérer la question de l'institution. À la différence de Freud qui a œuvré à une véritable politique d'affermissement de l'institution analytique, Lacan aurait tenté de concevoir une institution sur le modèle de la psychanalyse et tenant parole, il a raté son coup. Selon Certeau, il reste la nécessité de continuer à tracer le mouvement à partir d'une tension génératrice d'expansion.

Michel de Certeau establishes a difference between Freud and Lacan. Freud is more concentrated on writing and fiction. Lacan works on tales. These two psychoanalysts think differently the way of considering institutions. Freud has begun a new way of thinking the psychoanalyst institution. Lacan prefered to build an institution on the psychoanalyst model. He tried but failed. Michel de Certeau proposes to continue the psychoanalytic way of thinking and uses tensions as a way of expansion.

Claude Rabant est psychanalyste.

EspacesTemps 80-81/2002, p. 22-26.

Je voudrais centrer mon exposé sur l'apport de Michel de Certeau à la psychanalyse. Je pense que la lecture que fait Certeau de *Moïse et le monothéisme* mériterait un long travail[1]. Je partirai ici de l'idée de labyrinthe. Il me semble que Michel de Certeau a instauré avec sa méthode, son charme et son charisme, non seulement une théorie, mais une véritable pratique du labyrinthe, qu'il nomme, à la fin du chapitre ajouté à *La Fable mystique*, "un labyrinthe qui s'étend". Cette idée du labyrinthe exclut toute idée d'analogie, de parallélisme stricts entre disciplines. Si l'on est dans un labyrinthe qui s'étend, on peut en effet le parcourir en tous sens, et dans n'importe quelle direction, en particulier entre la psychanalyse et l'histoire, y compris en les croisant avec d'autres disciplines. Dans ce labyrinthe, on rencontre notamment Freud et Lacan, qui eux-mêmes croisent bien d'autres personnages : des mystiques, Sade, Kafka, sans oublier Nietszche et Michel Foucault. La question à nous léguée par Certeau est celle-ci : "La psychanalyse n'a pas encore élucidé les effets de sa poétique propre".

1 Ce texte reprend l'intervention orale faite par Claude Rabant à la journée "Histoire et Psychanalyse", le 29 avril 2000.

Michel de Certeau a instauré une véritable pratique du labyrinthe.

Fiction et fable.

Quelles seraient donc les conditions de cette poétique ? Michel de Certeau commence par placer Freud et Lacan dans une disjonction, Freud du côté de l'écriture et Lacan du côté de la parole. Cette disjonction implique toute une série de conséquences quant à la lecture de Freud et de Lacan. Après quelques variations, il me semble que le vocabulaire de Certeau se stabilise en mettant la fiction du côté de l'écriture et la fable du côté de la parole, la fiction étant définie comme le texte qui déclare son rapport avec le lieu singulier de sa production ; la fiction se met dès lors en rapport avec l'histoire. Cette définition a des conséquences très importantes quant à la politique de l'institution. En effet, car dans cette perspective, Freud a une politique institutionnelle radicalement différente de celle de Lacan. La véritable institution pour Freud, c'est l'écriture et par conséquent l'institution comme telle n'a pas de rapport spécifique avec la pratique psychanalytique. Il s'agit plutôt d'une espèce de corps d'armée : ce qui place Freud du côté d'une politique que Certeau qualifie de cynique, sceptique et machiavélique. En revanche, Lacan est placé du côté de la parole et de la fable. Je pense notamment au texte moins connu, intitulé "Mélancolie et/ou mystique : Jean-Joseph Surin"[2]. Mieux qu'aucun autre, ce texte dévoile l'intérêt de Michel de Certeau pour la question de la mélancolie et de son traitement. À cette question, c'est comme s'il y avait une double réponse : l'une du côté de l'écriture, qui est celle de Freud, et l'autre du côté de la mystique ou de la fable qui est celle de Lacan. Si l'on rapproche ce texte de 1978 de celui écrit sur Lacan en 1982, on voit qu'il applique à Lacan le même terme qu'à Surin, qu'il s'applique à lui-même à l'occasion : celui du passant, celui qui n'est jamais là ou qui dit sans cesse "ce n'est pas cela", et qui passe. Dans ce texte publié juste après la mort de Lacan, Certeau écrit : "le passant maintenant est parti". Dans le sillage de cette opposition ou disjonction fondamentale, Certeau

Le vocabulaire de Certeau se stabilise en mettant la fiction du côté de l'écriture et la fable du côté de la parole.

2 •Michel de Certeau, "Mélancolie et/ou mystique : Jean-Joseph Surin", *Analytiques*, n° 2, Christian Bourgois, 1978, p. 35-48.

montre que la politique institutionnelle de Lacan n'a rien à voir avec celle de Freud : il qualifie même Lacan d'anti-Machiavel, alors que la politique de Freud serait machiavélique. Anti-Machiavel, parce que la politique de Lacan serait monastique, reposant sur une clôture. À la différence de Freud, Lacan a tenté de concevoir une institution qui soit elle-même sur le modèle de la psychanalyse. Freud avait besoin, pour défendre sa découverte de soldats, de militants, mais non de moines, c'est-à-dire de gens conformant leur pratique d'existence et d'institution à la psychanalyse elle-même. En revanche, c'était le projet de Lacan.

À la différence de Freud, Lacan a tenté de concevoir une institution qui soit elle-même sur le modèle de la psychanalyse.

Le passant.

Autre conséquence : si Lacan est du côté de la mystique et de la fable, alors que la fiction est le texte qui rend compte du lieu de sa propre production, la fable est la pratique qui vise toujours le moment du commencement et de l'instauration. Pratique orale, elle vise à être toujours dans ce qui commence actuellement. Il y a donc un écart, toujours un commencement, et cet écart prend sens comme écart entre le christianisme et le judaïsme : le travail textuel que Freud a effectué sur la tradition juive, Lacan le produirait sur la tradition mystique chrétienne, avec des conséquences assez différentes quant au rapport à l'institution. Mais Certeau ne se met pas en position de choisir. Dans cet écart maximal, il y a encore un : "ni...ni..." À Lacan en tant que mystique, Certeau manifeste une certaine identification, puisque le discours sur le passant, sur celui qui ne fait que passer, qui dit toujours : "ce n'est pas ça", c'est aussi le sien. Avec Freud, ce n'est pas le même rapport d'identification : lorsque Certeau traite de Freud historien, il se sert de lui. Freud, à la différence de Lacan, est placé par Certeau dans la position de la leçon, de celui qui sert de référence. En revanche, Lacan est celui qui tient parole. Ce qu'affirme Certeau, c'est que Lacan a tenu parole dans la mesure où il a raté son coup, de même que les mystiques ont raté leur coup, la question étant dès lors de savoir dans quelle mesure la psychanalyse rate aussi son coup. Entre Freud et Lacan, c'est Freud qui a le dernier mot, dans la même mesure où la fable mystique a un rapport à l'impossible et à un projet jamais atteint. En revanche l'écriture de l'histoire qu'incarne Freud montre qu'en fait l'histoire ne se déroule jamais comme prévu et que par conséquent, c'est toujours elle qui a le dernier mot : toutes les tentatives pour retrouver l'état de pureté, de vérité sont vouées à l'échec, ce sera toujours l'opération qui cache qui sera la dernière à opérer. En particulier, si l'histoire cache, c'est en produisant du nom. Encore une fois, je me réfère à l'article paru dans *Analytiques*, car c'est là que Certeau développe de la manière la plus claire la question du nom. Du point de vue de la fonction paternelle, il n'est pas question de choisir entre Freud et Lacan, ces deux voies de l'écriture et de la parole ne peuvent être séparées. Par suite, on doit se demander comment elles se réunissent, comment on les tient ensemble ou comment on est tenu ensemble par elles. Pour Certeau, l'histoire est sans doute le lieu où ces deux voies peuvent se réunir lorsqu'il commente le texte sur le

Ce qu'affirme Certeau, c'est que Lacan a tenu parole dans la mesure où il a raté son coup.

mot de Schreber *Luder*[3], il commence par affirmer : "je ne suis ni psychanalyste ni mystique", mais je ne pense pas qu'il pourrait dire : "je ne suis pas historien". L'histoire est pour lui le substrat, le lieu sans lieu, un lieu d'itinérance où tous les autres labyrinthes peuvent se croiser. Comment les deux faces du père, ces deux voies d'accès à la symbolisation que sont parole et écriture peuvent-elles tenir ensemble ? En fait, leur intrication est l'objet d'un véritable travail de déconstruction, même si ce n'est pas le mot employé par Certeau, une déconstruction du nom du père. Je vous rappelle le cadre de cette nuit mystique à la Pascal où Schreber s'entend dire par une voix de basse qui le prend en plein corps : "Luder ! ", qui veut dire à la fois "Pourriture" et "Putain". À partir de là se construit toute la réflexion qui fait circuler dans le labyrinthe la question psychanalytique, la question politique avec celle de la torture, la question institutionnelle et la question du nom. Il me semble que c'est là-dessus que se soutient tout le mouvement qui réussit à passer. Qu'est ce que ce mouvement du passant ? "C'est un mouvement qui va". Si l'on n'est ni psychanalyste, ni mystique, on est quelqu'un qui passe, un voyageur toujours en train d'aller ailleurs. Ce mouvement en réalité ne s'appuie véritablement sur rien. L'analyse que Certeau fait de la torture vaut pour toute institution, puisqu'il affirme que ce mot de "Luder" est l'essence même de toute institution. L'institution dit au sujet : Tu es cela et tu n'es que cela : "Pourriture". La question que Certeau pose à partir de là provient aussi de sa lecture de Michel Foucault : à partir de quoi le sujet est-il capable de résister ? Quel est le ressort de sa résistance ? Ou bien le sujet se laisse nier, écraser, anéantir, acceptant de s'identifier à cette pourriture, à ce déchet, ou bien il adopte une attitude perverse : il sait qu'il est une pourriture et en tire profit en étant couvert par l'institution. La perversion consiste à tirer profit d'être une pourriture dans une institution qui tire elle-même sa loi de la pourriture ; la victime étant là pour incarner le fait que les bourreaux ou les pourris savent bien qu'ils sont des pourris, mais ne veulent pas le dire. Entre ces deux possibilités, être la victime de l'institution, ou être le pourri qui en tire sa jouissance, quelle place y a-t-il ? Il y a quelque chose, dit Certeau, qui ne repose sur rien, en particulier pas sur une représentation du père ni de la loi. Dans cet article[4], Certeau écrit : "Pareille résistance ne repose sur rien qui lui appartienne (au sujet), elle est un non préservé en lui par ce qu'il n'a pas. Né d'une défection reconnue, elle est mémoire d'un réel qui cesse d'être garanti par un père." Ce qu'il y a de subversif dans ce discours, c'est l'affirmation que la fonction paternelle n'est pas une fonction qui donne la loi, ni une référence à un symbolique qui ne changerait pas, c'est véritablement une fonction diabolique. Certeau développe toute une conception du diabolique comme recours contre le symbolique. Là où le symbolique se fige, nous enferme, il y a un recours qui est le diabolique, lequel est une fonction de dissémination. Le père n'est pas une image, une fonction arrêtée, c'est un père en partance dont la fonction essentielle est justement de supporter, d'énoncer ce verbe qui est à la racine du mouvement : "Pars". La fonction du père transforme la pulsion en acte. C'est l'opérateur qui transforme la pulsion en acte, qui permet de

3 • Michel de Certeau, "L'institution de la pourriture", *Action poétique*, n° 72, déc. 1977, p. 177-188.

Ce mot de "Luder" est l'essence même de toute institution. L'institution dit au sujet : Tu es cela et tu n'es que cela : "Pourriture".

4 *Ibid.*, repris dans • Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris : Gallimard, coll. "Folio", 1987, p. 161.

transformer l'élan en acte. Tout ce que dit Certeau à propos de Freud montre comment il y a une énergie qui est dans l'acte, et l'opérateur qui fait passer la pulsion dans l'acte, c'est le père. Certeau dit quelque part : le père ne meurt pas, il ne peut pas être tué dans ce sens, dans le sens où il ne devient jamais le cadavre car le cadavre c'est la même chose que ce qu'il appelle "le père exalté". Si ce n'est ni le père exalté ni le cadavre, c'est simplement quelque chose qui est en acte, et qui soutient cette injonction : "Va-t-en", "pars". Dans son analyse d'une "névrose démoniaque", Certeau dit : "Ce que Freud met en lumière, ce ne sont pas les substituts du père, au sens où ce seraient toujours des figures, ce sont les substitutions du père". Conséquence directe sur la question de l'institution : Certeau en vient à opposer une politique de la substitution à une politique de l'institutionnalisation.

Certeau en vient à opposer une politique de la substitution à une politique de l'institutionnalisation.

Une tension active.

La seule chose qui reste à notre disposition, c'est de continuer à tracer le mouvement, non seulement à le subir, mais à mettre en œuvre cette tension qui est une tension d'expansion. Car ces fragments de vérité que l'on trouve par ci par là, qui sont des fragments de signifiants, ont pour fonction de se fragmenter de plus en plus, et l'on arrive ainsi à la foule. Il y a donc une tension entre le fragment de vérité, qui n'est pas loin de ce que Lacan appelle l'objet a, et ce qui aboutit au murmure, à la foule... La seule chose qui nous soit possible est de donner acte à cette tension, à ce mouvement qui va du fragment de vérité à la foule, et donc à l'effacement dans la foule. Dans un entretien à la radio, Michel de Certeau a eu cette formule magnifique : Dieu, c'est mille soleils éclatés dans la rue, c'est la foule elle-même. Qu'est ce que Dieu ? C'est la foule elle-même et les éclats qui sont dans cette foule. Entre ces textes, jusqu'à l'"Extase Blanche", joue la dimension de l'éblouissement et de la vision. Derrière le discours serait une vision niée. Certeau est un visionnaire qui ne s'avoue pas. Pourquoi la fable ne suffit-elle pas ? Pourquoi ne peut-on se tenir uniquement dans le rapport du désir à l'impossible ? Si, comme Lacan, on se tient dans le désir de l'impossible, la seule façon de tenir sa parole est de rater son coup. Pourquoi ne peut-on se contenter de ce ratage ? Pourquoi faut-il l'écriture ? Pourquoi cette longue ascèse de l'écriture ? Parce que c'est l'écriture qui nous fait lecteur. L'écriture est la seule chose qui fasse écran à la vision, qui à la fois la prenne en compte et fasse écran. Il n'y a plus de lecture possible quand vient ce moi panoptique, (qui renvoie à Michel Foucault). La vision fait disparaître le visible et les objets, il n'est plus possible de lire, c'est l'"Extase blanche", cette limite absolue, que l'on attend, ce dernier texte que l'on attend en en retardant l'échéance comme celle de la mort. Mais tant que nous sommes vivants, nous sommes des lecteurs.

L'écriture est la seule chose qui fasse écran à la vision.